

PRÊCHER LE RETOUR DE L'EXIL, UN EXEMPLE VÉCU

Par Olivier BAUER¹

Conférence prononcée à Montréal lors du 44^e Congrès de la Société canadienne de théologie : « Exils, errances et diasporas : exploration théologique » – 2 novembre 2007

L'acte théologique ne s'achève que dans la transmission. C'est ma conviction. Pour m'y tenir, j'ai donc choisi de transmettre mes réflexions sur l'exil, en vous proposant l'une de mes prédications.

Pour situer ma conception de la prédication, je me permets de me citer : « La prédication a pour fonction de relier le monde de la Bible et le monde contemporain, deux mondes que séparent des milliers d'années et de kilomètres. La prédication ne peut jamais combler cet écart. Elle peut juste construire un pont par-dessus le fossé, pour relier les expériences des gens d'aujourd'hui et celles des gens de la Bible. Et comme tous les ponts, la prédication permet un passage dans les deux sens. Elle permet aux auditeurs de rejoindre le monde de la Bible : la prédication se fait alors explication du sens des deux Testaments. Mais elle permet aussi au monde de la Bible de faire irruption dans notre quotidien : la prédication se fait alors interpellation dans l'existence de l'auditeur »².

Dans ma prédication sur le retour d'exil, je me suis efforcé de reproduire, à propos du thème de l'exil, ce double mouvement : faire redécouvrir aux paroissiens certaines valeurs biblique et théologique autour des thèmes de l'exil et du retour, en montrant la pertinence dans leur existence. Et tout ça dans le cadre d'une communication orale d'une demi-heure, pour un public varié, quant à son sexe et son âge, ses origines religieuses et culturelles, sa connaissance du français, son niveau scolaire, ses intérêts, ses motivations et son degré d'attention !

Concrètement, le texte proposé ici reproduit une prédication que j'ai prononcée le dimanche 9 octobre 2005 lors du culte dominical de l'Église protestante francophone de Washington, DC, dont j'étais alors pasteur³. Elle s'inscrivait dans un cycle de quatre cultes sur quatre motifs bibliques fondamentaux, mais inégalement repris dans la tradition chrétienne : Dieu est celui qui pardonne les péchés, mais il est aussi celui qui guérit les malades, celui qui libère les esclaves et celui qui ramène les exilés⁴.

La prédication que vous allez lire n'est pas la prédication originale. Arrachée à son contexte initial, imprimée dans le livre que vous tenez entre les mains, elle est devenue tout autre chose.

¹ Olivier Bauer est professeur agrégé à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

² BAUER Olivier (2008). *Le Protestantisme et ses cultes désertés*. Genève, Labor et Fides : 72.

³ Vous découvrirez au fil du texte en quoi le thème de l'exil concerne cette communauté. Pour plus de renseignements sur l'Église protestante francophone de Washington, DC: BAUER Olivier (2007). « Vers une communauté d'individus : le cas de l'église protestante francophone de Washington, DC » dans *Église et communauté*, Jean RICHARD et Monique DUMAIS (éds). Montréal, Fides : 59-77. Librement disponible sur <https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/handle/1866/3667>

⁴ Ces quatre motifs sont mis en évidence et travaillés par le théologien épiscopalien étatsunien Marcus Borg. Voir par exemple : Borg, M. J. (1994). *Meeting Jesus again for the first time : the historical Jesus & the heart of contemporary faith*. (1st éd.). San Francisco: HarperSanFrancisco.

Preuve en est d'abord que vous lirez une version écrite de la prédication que jamais personne n'a pas pu lire. Si j'ai bien écrit cette prédication *in extenso* avant de prêcher, pour le culte, j'ai abandonné le texte pour prêcher librement sur la base de quelques notes. La prédication écrite diffère aussi de la prédication orale parce que les contextes de communication sont différents : la situation de culte offre une présence physique du prédicateur aux paroissiens et des paroissiens au prédicateur ; elle ajoute au texte le style, le décor et l'aménagement de l'église, le ton et le rythme de la voix du prédicateur, le langage corporel des paroissiens, etc.⁵

Preuve en est ensuite que le titre a changé. J'avais intitulé ma prédication : « Laisser Dieu nous ramener chez nous », un titre qui figurait sur le feuillet de liturgie produit pour le culte et distribué à tous les paroissiens. Avec un titre court, inclusif et que je pensais percutant, je cherchais à indiquer le sens de ma prédication, tout en suscitant l'intérêt de celles et ceux qui participaient ou qui étaient invités à ce culte. Dans ce recueil, j'ai préféré titrer ma communication « Prêcher le retour d'exil : un exemple vécu ». Le titre indique l'intention qui me guide : non pas vous convaincre que Dieu peut vous ramener chez vous (quoique...), mais vous faire comprendre comment un théologien peut prêcher le retour d'exil, après avoir médité et réfléchi ce motif à partir d'un texte biblique. Autrement dit, si ma prédication visait à informer les paroissiens sur le texte d'Ézéchiel, à les former à lire la Bible et à transformer le regard qu'ils portaient sur leur situation d'exil, ce texte vise à vous montrer une manière de transmettre ce motif théologique : Dieu est celui qui met fin à l'exil.

Et maintenant, commençons !

⁵ De fait, j'ai aussi profité de cette publication pour réécrire légèrement la prédication.

Laisser Dieu nous ramener chez nous !

Chers frères et sœurs en Christ,

Quand les Églises chrétiennes veulent exprimer l'action de Dieu, elles parlent surtout du pardon des péchés. Elles en parlent tellement qu'elles donnent parfois l'impression que le péché serait la seule souffrance des êtres humains et que le pardon serait le seul réconfort que Dieu pourrait leur apporter. Vous n'avez qu'à examiner la structure de notre culte – avec sa confession des péchés et son annonce du pardon –, lire nos textes liturgiques – nous confessons croire à « la rémission des péchés » – ou chanter nos cantiques – « Christ, Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde... » – pour vous en convaincre.

Mais Dieu, figurez-vous, n'est pas limité au seul pardon du péché. Il a bien d'autres modes d'action, ce dont témoignent les textes bibliques : Dieu est aussi celui qui libère les esclaves, celui qui guérit les malades ou celui qui ramène les exilés dans leur pays.

Pour ne pas limiter l'action de Dieu au seul pardon des péchés, je vous invite à méditer durant le mois d'octobre sur ces quatre grands motifs bibliques. Dans une série de quatre cultes, nous réfléchirons tour à tour sur les motifs de l'exil et du retour, de l'esclavage et de la libération, de la maladie et de la guérison pour terminer par le péché et le pardon.

Et pour commencer, ce dimanche matin, je vais parler d'exil et vous demander de laisser Dieu vous ramener chez vous...

Ma prédication suivra le mouvement de l'exil et du retour. Dans un premier temps, je vais nous emmener loin de chez nous ; dans un deuxième temps, nous regarderons ce « chez nous » de loin ; et dans un troisième temps, si possible, nous reviendrons chez nous... Le mouvement de l'exil et du retour : sortir de chez nous pour mieux y revenir, si Dieu le veut...

1^e temps : Partir loin de chez nous

Les dictionnaires définissent l'exil comme l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y retourner et comme la situation de la personne ainsi expulsée. Et quand la Bible évoque une « expulsion hors de sa patrie », c'est de l'exil du peuple d'Israël dont il s'agit.

Voici brièvement ce que nous savons de cet exil. C'est en 597 av. J.-C. que Nabuchodonosor décide de déporter les juifs à Babylone, une déportation qui se poursuit en plusieurs vagues successives. Le livre de Jérémie estime à 4 600 le nombre de juifs exilés, tandis que celui de Néhémie l'évalue à 42 360. Le peuple d'Israël vit en exil jusqu'à ce qu'un événement inattendu – certains l'ont même jugé miraculeux – survienne, au cœur même de son drame. Car en 538 avant J.-C., soit à peine 60 ans après le début de la déportation, l'empereur perse Cyrus publie un édit qui autorise les juifs à retourner à Jérusalem.

On pourrait penser que tous sautent sur l'occasion pour revenir dans leur pays. Certains en profitent bien pour retourner en Israël, mais, étonnamment, beaucoup restent en Perse. Bien installés dans leur nouveau pays, ils semblent apprécier la vie qu'ils y mènent et préfèrent rester à Babylone où ils se sentent chez eux. L'édit de Cyrus a donc pour effet de créer deux catégories de juifs : ceux qui restent en Perse et ceux qui rentrent en Israël.

J'imagine qu'il y a eu quelques disputes et quelques insultes entre les deux groupes de juifs. Ceux qui rentraient à Jérusalem ont dû tenter de convaincre leurs coreligionnaires de faire comme eux. C'est ce que fait le livre de Zacharie. J'imagine que certains ont même pu s'estimer plus juifs que ceux qui restaient à l'étranger et qui risquait de perdre leur religion en s'adaptant à leur nouvelle vie. Remarquez que la vie n'a pas forcément été plus facile pour ceux qui rentraient à Jérusalem. Ils ont pu se faire traiter de traître par ceux qui avaient échappé à l'exil, par ceux qui n'avaient jamais quitté la terre d'Israël.

Mais ceci est une autre histoire... Quoique non, c'est la même histoire, celle de l'exil qui crée des déchirures, des inégalités à l'intérieur même des communautés qui en souffrent !

Mais il est temps de lire comment la Bible parle de cet exil. J'ai choisi ce matin un passage du livre d'Ézéchiel. Il s'agit du chapitre 29, les versets 23 à 29, que nous lisons maintenant.

« Les nations connaîtront que la maison d'Israël est partie en exil à cause de son péché, parce qu'ils m'ont été infidèles ; c'est pourquoi je leur ai caché mon visage, je les ai livrés aux mains de leurs adversaires et ils sont tous tombés sous l'épée. Je les ai traités d'après leur souillure et leur révolte ; c'est pourquoi je leur ai caché mon visage.

Mais ainsi parle le Seigneur DIEU : Maintenant, je changerai la destinée de Jacob, j'userai de miséricorde envers toute la maison d'Israël et je me montrerai jaloux de mon saint nom.

Ils oublieront leur déshonneur et toutes les infidélités qu'ils ont commises envers moi lorsqu'ils habitaient en sécurité sur leur sol, sans personne pour les faire trembler.

En les faisant revenir d'entre les peuples, je les rassemblerai loin des pays de leurs ennemis, je montrerai ma sainteté à travers eux, aux yeux de nombreuses nations.

Alors ils connaîtront que je suis le SEIGNEUR, leur Dieu, car après les avoir déportés chez les nations, je les rassemblerai sur leur propre sol ; je n'en laisserai plus là-bas.

Je ne leur cacherai plus mon visage puisque j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël oracle du Seigneur DIEU »⁶.

Ézéchiel l'affirme fortement. C'est à Dieu qu'Israël doit son exil. C'est Dieu qui en est responsable. Ézéchiel conçoit l'exil comme une punition que Dieu inflige à son peuple. Dieu punit Israël pour son péché, pour son infidélité, pour sa souillure, pour sa révolte – je reprends les termes utilisés par Ézéchiel. Je ne me permettrais pas de critiquer un prophète biblique, mais je ne peux m'empêcher d'exprimer un doute en passant : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, celui de Jésus-Christ est-il vraiment assez cruel pour punir de cette façon celles et ceux qui lui font confiance ? Moi, je ne le crois pas. Mais je comprends que d'autres le croient. Il est beaucoup plus rassurant d'attribuer son malheur à un Dieu, puissant qui en est responsable qu'à un Dieu faible qui ne pourrait pas l'empêcher ou que de l'attribuer au simple hasard. Il y a une certaine logique à croire que c'est Dieu qui provoque l'exil. Car s'il a le pouvoir de provoquer la souffrance, il a aussi le pouvoir de la faire cesser.

Et Ézéchiel en est bien convaincu. Car le retour d'exil est lui aussi le résultat de l'action de Dieu. Si le peuple d'Israël peut retourner dans son pays, il ne le doit pas à son comportement – d'avoir abandonné ses mauvaises habitudes – pas plus qu'à un geste de bonne volonté de l'empereur Cyrus. Si le peuple d'Israël peut retourner dans son pays, il ne le doit qu'à la miséricorde de son Dieu, à sa volonté de démontrer sa puissance.

⁶ Ézéchiel 39, 23-29. Traduction Œcuménique de la Bible. Paris, Alliance Biblique Universelle et Cerf. 1982 : p. 696.

Dans ces conditions il est évident qu'Ézéchiel ne peut pas rester neutre dans le débat qui a pu opposer ceux qui rentraient à Jérusalem à ceux qui restaient en Perse. Il prend clairement position. Un juif doit habiter la terre d'Israël, telle est la volonté de Dieu. L'exil du peuple d'Israël lui a fait prendre conscience de ses erreurs, mais maintenant la parenthèse est refermée. Il est temps de revenir à Jérusalem pour vivre dans la sécurité et le bonheur. Car sur son propre sol, Israël n'a plus à craindre ses ennemis. Sur sa terre, Israël peut recevoir l'esprit de Dieu.

De cet exil en terre biblique, de ce premier temps loin de chez nous, je dresse deux constats. L'exil n'est pas toujours négatif ! Il arrive que l'exil cesse d'être un exil, que la terre d'exil devienne une terre d'accueil, un nouveau « chez soi ». Il arrive que ce soit le retour qui devienne difficile. Mais il arrive aussi que l'exil reste un exil. Il arrive que l'exil puisse aussi être vécu comme une injustice ou comme une punition.

2^e temps : Regarder chez nous de loin

Tournons maintenant nos regards vers notre propre situation. Regardons ce que nous vivons avec un œil nouveau, celui qu'a formé notre réflexion biblique.

Dans notre communauté, beaucoup savent ce que l'exil veut dire. Certains sont étatsuniens, mais la plupart d'entre nous vivent loin de leur pays, loin de leur famille. Nos situations sont diverses, mais nous avons presque tous l'exil en commun. Que nous soyons venus à Washington pour y travailler, pour y étudier ou pour nous y réfugier, que nous ayons choisi d'y venir, que nous ayons cherché à échapper à un drame ou que nous ayons suivi notre conjoint ou nos parents, que nous ne faisons que passer par Washington ou que nous y soyons vraiment installés, que nous soyons venus de loin ou de plus près, nous savons tous ce que l'exil veut dire.

Certains d'entre nous vivent un exil forcé. Pour d'autres, l'exil est volontaire. Mais c'est un exil quand même. Nous n'avons pas toujours été expulsés de notre patrie, mais nous en sommes toujours loin. Peu d'entre nous souffrent d'une interdiction formelle de retourner dans leur patrie. Au contraire, certains sont envoyés à Washington pour représenter leur pays. Mais quelques-uns ont été bannis pour des raisons politiques, quelques-uns savent qu'il est plus sûr de ne pas retourner chez eux, au moins pour le moment...

Et même nos paroissiens étatsuniens ne vivent-ils pas aussi une forme d'exil ? Aucun de vous ne vient de la région de Washington. Beaucoup ont vécu une longue partie de leur vie dans un autre pays. Et fréquenter une Église francophone aux États-Unis, n'est-ce pas choisir une forme d'exil ? À moins que notre Église ne soit un peu devenue votre patrie !

Nous tous, ici à Washington, nous partageons au moins un peu l'expérience d'Israël. Bien sûr, il faut savoir garder la mesure et pour la plupart, notre situation est bien moins dramatique que celle des juifs déportés à Babylone. Il n'empêche, nous savons ce que l'exil signifie, ce qu'être loin de chez soi veut dire.

Et à l'instar du peuple juif à Babylone, nous sommes partagés entre des sentiments contradictoires. Notre exil n'est pas toujours négatif. Pour beaucoup d'entre nous, par bien des aspects, notre vie est meilleure aux États-Unis. Nous y gagnons souvent un meilleur salaire ou au moins, nous y gagnons un salaire. Et

puis nous apprenons une nouvelle langue, nous découvrons une nouvelle culture. Et puis nos enfants, nos petits-enfants sont souvent installés ici.

Non, nous n'avons pas tous, ou nous n'avons pas toujours, envie de retourner dans notre pays d'origine. Non, nous n'avons pas tous, ou nous n'avons pas toujours, envie de retourner d'où nous venons. Mais nous avons tous, au moins parfois, l'exil difficile. Il y a des gens qui nous manquent. Il y a des paysages que nous aimerions revoir. Il y a des nourritures que nous aimerions manger. Il y a des langues que nous aimerions entendre. Il y a des traditions que nous aimerions vivre, revivre et faire vivre à nos enfants.

Certains d'entre nous, je le sais, ont même l'exil très difficile. Ils le ressentent comme un drame, comme une injustice ou comme une punition. À qui la faute ? À qui la responsabilité de leur exil ? Peut-être à la géopolitique en général, à certains gouvernements en particuliers ? Peut-être à la globalisation, à certaines multinationales, à certaines institutions ? Peut-être simplement à la fatalité ? Ou faut-il en rendre Dieu responsable, comme le fait Ézéchiel ? Ce pourrait être l'objet d'une autre prédication, tant il est vrai qu'une seule prédication ne permet pas d'épuiser le sens d'un texte biblique ou d'un thème théologique...

Quelle que soit notre situation – que nous ayons choisi de partir ou que nous ayons été forcés à l'exil –, nous savons qu'un éventuel retour dans notre patrie serait difficile, pour toutes sortes de raisons : économiques, linguistiques ou culturelles. Nous le savons par expérience ou pour avoir entendu d'autres nous le dire, la vie peut se révéler difficile pour ceux qui choisissent de retourner dans leur pays d'origine ou qui doivent le faire. Car là-bas, tout a changé. La patrie que nous retrouverions ne ressemblerait jamais à celle qu'elle était au moment où nous l'avions quittée. Les gens ont vieilli. Les coutumes ne sont plus les mêmes. La manière de se nourrir, de se vêtir, même la manière de parler sont différentes. Les villages, les villes et les quartiers ont changé. Et nous, les exilés, avons aussi évolué. Nous avons grandi, nous avons vieilli. Parfois sans même nous en rendre compte, nous nous sommes adaptés à notre nouvelle situation. Nous avons adopté certains traits de la société qui nous a accueillis. Et parfois, ceux qui sont restés dans notre pays d'origine nous le reprochent. Nous ne serions plus ou plus vraiment leurs compatriotes, nous ne serions plus « l'un des leurs » ...

Ce qui s'est passé pour Israël concerne tous les exils. Les différences culturelles, politiques, religieuses se creusent, petit à petit, entre ceux qui restent à l'intérieur du pays et ceux qui s'installent à l'extérieur. Plus le temps passe, plus les différences se creusent. Plus le temps passe, plus le retour est difficile.

3^e temps : Revenir chez nous ... si possible !

J'avais annoncé qu'après vous avoir emmené loin de chez vous, qu'après avoir contemplé notre « chez nous » de loin, je finirais par vous ramener à notre point de départ. Et c'est ce que je vais tenter de faire maintenant.

Je suis conscient des risques que je prends. Ceux qui s'accommodent de l'exil, ceux qui s'y sont installés ou qui en profitent, pourraient se fâcher, puisqu'ils n'éprouvent ni l'envie, ni le besoin de retourner chez eux, puisque l'exil est maintenant devenu leur « chez eux ». Mais ceux pour qui l'exil est un drame, une injustice ou une punition, ceux qui souffrent de l'exil vont certainement me mettre au défi d'être capable de les ramener, enfin, à la maison.

Les récriminations de ceux pour qui l'exil n'est plus l'exil ne me font pas peur. Je leur montrerai dans un instant en quoi le retour d'exil les concerne eux aussi. Mais les espoirs de ceux qui ont l'exil difficile m'inquiètent. Car, très franchement, je dois leur avouer que je ne serai pas capable de les ramener d'où ils

viennent. Pour parler honnêtement, je ne peux pas leur promettre que Dieu va les ramener dans leur pays. Peut-être qu'il le fera, mais peut-être que cela n'arrivera pas.

Alors à quoi ça sert tout ça ? Je veux dire à quoi cela sert-il de vous faire venir dans cette église ce matin, de prendre quelques minutes de votre temps, si le thème de l'exil ne vous concerne pas ? Et surtout à quoi me sert-il de prêcher sur l'exil si je ne peux pas vous promettre le retour ?

Au début de ma prédication, j'ai évoqué quatre modes d'action de Dieu : le pardon des péchés, la libération des esclaves, la guérison des malades et le retour des exilés. Je dois avouer que je comprends maintenant pourquoi les Églises chrétiennes parlent essentiellement, presque uniquement, du pardon des péchés. C'est qu'il est plus facile de déclarer « Vos péchés sont pardonnés » que de dire « Votre exil a pris fin, vous êtes revenus chez vous ». La première affirmation n'est pas plus juste que la seconde, mais elle est beaucoup moins vérifiable. Il est facile de constater si les exilés ont pu, oui ou non, rentrer dans leur pays. Il est plus difficile de juger si les péchés ont été effectivement pardonnés. Si je prêchais sur le pardon des péchés, je ne serais pas dans une telle impasse. Je ne craindrais pas que quelqu'un me reproche de ne pas pouvoir tenir mes promesses...

Ce serait plus confortable de revenir au bon vieux thème du pardon et du péché. Mais je ne m'y résous pas, pas encore. Je refuse de réviser mes ambitions à la baisse. Je refuse de renoncer à utiliser le retour d'exil pour parler de l'action de Dieu.

Mais je refuse aussi de m'arrêter là sur un constat d'échec désespéré. Je refuse de vous abandonner en plein exil. Je veux encore essayer de nous ramener chez nous. Je veux encore tenter de vous ramener à la maison. Car le retour d'exil est bien un motif biblique. Car Dieu a bel et bien ramené le peuple d'Israël à Jérusalem, ou, plus précisément, il a ramené à Jérusalem les membres du peuple d'Israël qui le souhaitaient, la nuance est importante.

Je vais donc poursuivre mon effort et montrer comment Dieu peut ramener chez eux les exilés et comment cette promesse concerne également ceux qui se sentent bien dans leur terre d'exil. Mais sur notre chemin du retour, il me faudra faire quelques détours, ce qui n'est pas exceptionnel quand on tente de revenir d'exil...

Il nous faut commencer par revenir en arrière, jusqu'à la définition de l'exil : l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie avec défense d'y retourner, la situation de la personne ainsi expulsée. Si cette définition s'applique très exactement au cas du peuple d'Israël à Babylone, elle me rappelle aussi un autre événement biblique. Il se situe presque au début de la Bible, au chapitre 3 du livre de la Genèse. C'est un épisode qui se déroule juste après les deux récits de la création du monde et des êtres humains.

Le texte raconte comment Dieu expulse Adam et Ève hors de leur patrie, hors du jardin où ils sont nés. Il raconte comment Dieu leur fait défense d'y retourner, comment il place un ange armé à l'entrée du jardin pour leur en interdire l'accès. Je ne reviens pas sur les motifs de cette expulsion, sauf pour signaler qu'elle relève plus de la prévention que de la punition. En les exilant loin du jardin, Dieu ne cherche pas à punir Adam et Ève, il veut surtout éviter qu'ils mangent du second fruit, celui de l'arbre de vie. Mais, quelles qu'en soient les raisons, cet épisode a bien tous les aspects de l'exil, un exil qui sera dorénavant la situation courante d'Adam et Ève d'abord, puis de leurs enfants Caïn et Abel, puis de tous les êtres humains. Ils

devront se résoudre à vivre loin de leur patrie, ce jardin d'Éden auquel ils appartiennent. Et nous, nous devons nous résoudre à vivre loin de notre patrie, ce jardin d'Éden auquel nous appartenons. Voilà qui n'est pas très rassurant pour mon propos. Car je viens d'ajouter l'exil à l'exil. Nous serions deux fois en exil : nous sommes loin de notre pays d'origine, de ce coin d'Afrique, d'Europe, d'Asie ou d'Amérique où nous sommes nés ; et nous sommes loin du Jardin d'Éden où Dieu nous a créés.

M'arrêter ici, ce serait encore interrompre notre retour sur ce constat d'échec. Mais l'impasse n'est qu'apparente : un second détour va nous permettre de poursuivre notre chemin.

Il nous faut passer par le Nouveau Testament, par les évangiles, par la prédication de Jésus. Au début de son récit, Marc fait dire à Jésus : « Le règne de Dieu s'est approché. Convertissez-vous ». Et Luc lui prête les paroles suivantes : « Le règne de Dieu est en vous ». Ces deux expressions « Le règne de Dieu s'est approché » et « Le règne de Dieu est en vous » renverse complètement notre perspective sur l'exil. Quand la Genèse faisait d'un Jardin le lieu d'origine des êtres humains, les évangiles de Marc et de Luc parlent d'un règne de Dieu auquel nous appartenons. Quand la Genèse situait géographiquement ce Jardin – à la source de quatre fleuves, dont l'Euphrate que nous connaissons bien –, les évangiles de Marc et de Luc affirment que c'est en chaque être humain que Dieu règne. Quand la Genèse racontait comment Adam et Ève avaient été expulsés loin de ce Jardin, les évangiles de Marc et Luc racontent comment Dieu rapproche son règne et l'installe au cœur de chacun.

À lire les évangiles, à en croire Jésus, la vraie patrie des êtres humains n'est pas, n'est plus, une entité géographique, mais une manière d'être. Pour un chrétien, la véritable patrie des êtres humains, n'est pas un pays, ni un territoire, ni un Jardin aussi beau soient-ils. La véritable patrie des êtres humains, c'est une patrie intérieure – selon l'expression de l'écrivain français Antoine de Saint-Exupéry –, une patrie que nous portons en nous-même et que nous emportons avec nous. Notre vraie patrie, celle à laquelle nous appartenons, c'est le règne de Dieu, un règne de Dieu qui s'est approché, un règne de Dieu qui est en nous.

Autrement dit, c'est quand je suis avec Dieu que je suis chez moi. Et c'est quand je suis loin de Dieu que je suis en exil. L'exil, c'est d'être loin de ma patrie intérieure. L'exil, c'est d'être loin du règne de Dieu. L'exil, c'est d'être loin de moi-même.

Et revenir d'exil, c'est revenir vers moi-même, revenir vers ma patrie intérieure, revenir vers le règne de Dieu. Le retour d'exil, c'est aussi ce qu'on appelle la conversion, un terme qui ne signifie rien d'autre que « demi-tour ». Se convertir, c'est faire un demi-tour pour revenir vers sa patrie d'origine, vers le règne de Dieu qui est à l'intérieur de chacune et de chacun d'entre nous.

Sans même nous en apercevoir, nous sommes à présent revenus chez nous. Comme je vous l'avais promis, nous sommes rentrés à la maison. Vous voyez bien que je suis un pasteur honnête ! Nous sommes revenus chez nous, car nous sommes arrivés à l'essentiel. Nous sommes arrivés dans notre patrie, là où nous sommes en sécurité, là où nous pouvons nous sentir bien.

Vous me direz que nous n'avons pas bougé ? Mais peu importe ! Notre patrie n'est pas un endroit géographique, dans lequel il faudrait que nous rentrions. C'est en nous qu'il nous faut revenir, au plus profond de nous-même, là où Dieu règne. C'est là que se trouve, c'est là que je trouve notre véritable patrie. C'est là que nous sommes chez nous. C'est là que nous sommes en sécurité. C'est là que nous sommes bien, parce que c'est là que nous sommes avec Dieu.

Affirmer que Dieu est celui qui ramène chez eux les exilés est donc une manière pertinente de parler de l'action de Dieu. Le thème de l'exil a du sens parce que nous sommes tous des exilés, et que quelques-uns ajoutent la souffrance de l'exil géographique à celle de l'exil intérieur. Le thème du retour a du sens puisque le règne de Dieu, notre patrie intérieure, nous accompagne partout où nous sommes, partout où nous allons. Malgré les drames que nous pouvons vivre, nous sommes tous, partout, chez nous.

Je le répète, je n'aime pas faire des promesses en l'air.

À celles et ceux qui vivent l'exil comme un drame, comme une injustice ou comme une punition, je ne peux pas promettre aujourd'hui que Dieu vous ramènera chez vous. J'espère que cela arrivera, mais je n'en suis pas sûr.

Il y a cependant une promesse certaine, que nous pouvons accepter avec une entière confiance : Dieu veut nous ramener à lui. Dieu peut nous ramener vers lui.

Laissez donc Dieu vous ramener chez vous ! »